The Cambridge Ancient History, XIV, Late Antiquity : Empire and Successors, A. D. 425-600, ed. Averil CAMERON, Bryan WARD-PERKINS, Michael WHITBY : Cambridge, 2000, XX-1166 pages.

Désireux d'opérer la jonction avec la *Medieval History*, les auteurs assument la gageure de présenter la synthèse d'un monde éclaté dès avant le tiers du parcours : à l'Ouest, les États successeurs après l'agonie de la *Pars Occidentis*, à l'Est, la permanence de l'Empire, illustrée, entre autres exemples, par la résidence à Constantinople d'Anicia Juliana, la fille de l'Auguste Olybrius. Ils ont donc infléchi leur plan : une forte moitié, après l'exposé chronologique, reprend une classification thématique globale, couvrant d'abord le gouvernement et les institutions, ensuite l'économie et la société ; il est alors apparu nécessaire, avant les derniers chapitres que l'on attendait sur la religion et la culture, de fractionner le panorama des provinces. De là une séquence qui, partant du Nord-Ouest, touche l'Italie et l'Afrique, s'attarde sur l'Asie Mineure et le Proche Orient, Sassanides et Arabes adjoints, avant de revenir sur les Balkans et la Grèce. Cette approche par l'histoire régionale témoigne à elle seule de la dislocation de l'Empire.

De la fresque peinte par P. HEATHER, A. CAMERON, A. D. LEE, M. WHITBY et R. COLLINS (p. 1-134), on retiendra quelques facteurs caractéristiques de l'évolution événementielle. Dans l'espace romain, en Occident, l'habileté de la politique d'Aétius sera de s'appuyer sur Aspar, les Huns et la cohésion gauloise, beaucoup plus tard, celle de Grégoire le Grand de nouer des relations avec les Lombards. À l'Est, l'équilibrage des forces militaires est suivi de la prudente gestion d'Anastase, d'un relatif mixage dans la haute administration justinienne, d'une quasi stabilité démographique malgré la peste, des réformes de Maurice Tibère qui confortent la frontière avec la Perse et, en définitive, permettent la reprise dans les Balkans. Du côté des Barbares de l'Ouest, on notera que dans le royaume de Toulouse le partage dut être plus fiscal que territorial, que chez les Francs Clovis n'est peut-être pas responsable de la première version de la Loi Salique et que l'expansion de son descendant Théodebert fut bloquée par la cession aux Lombards de la Pannonie septentrionale. En Espagne, après l'absorption des Suèves devenus catholiques, les Wisigoths ne s'implantent pas à Ceuta et doivent accepter sur les rives S. E. de la péninsule une enclave byzantine qui ne sera récupérée que bien après la conversion d'Herménégild. L'Afrique vandale ne connaît qu'une brève période romanophile, sous Hildéric, le petit-fils de Valentinien III. Après le règne fort mal documenté d'Odoacre, les Ostrogoths, maîtres de l'Italie, se fortifient par l'amitié de la Thuringe et surtout l'occupation de la Pannonie et de la Provence. Pendant l'épuisante guerre qui les emporte, Vitigès aurait cherché à persuader les Perses d'intervenir à leur bénéfice. Par la suite, la domination lombarde souffre de son manque d'unité. Enfin, dans l'île bretonne peuplée d'ethnies variées, le pouvoir le plus actif semble se fixer autour d'Edimbourg. Au total, la fragmentation paraît générale en même temps que l'intégration, facilitée par le rapprochement des croyances, était en voie de se réaliser.

M. MCCORMICK, S. BARNISH, J. H. W. G. LIEBESCHUETZ (p. 135-236) redescendent la pyramide administrative depuis la tête de l'État jusqu'aux communautés de base. Sans monter sur le trône, les descendants d'Anastase gardent de la prééminence durant cinq générations ; le fils de Maurice Tibère, premier porphyrogénète depuis Théodose II, est triomphalement appelé Théodose ; Odoacre pourrait avoir été le neveu de Vérine et la coïncidence entre l'usurpation de Basiliscus et le coup d'état de Ravenne serait significative. La haute administration juxtapose les sec-

teurs sans créer des passerelles intergouvernementales ; à l'exception du questeur dont le rôle très souple vient du contact permanent avec l'Empereur, les préséances font prévaloir le cérémonial sur la décision ; le centre de gravité se déplace de l'Hebdomon, champ de parade de l'armée, à l'hippodrome, lieu de rencontre avec la masse des citadins ; l'évergétisme urbain se focalise sur les édifices religieux.

Le *De Scientia Politica Dialogus*, issu des cercles aristocratiques au temps de Justinien, et les papyri du VI^e^ siècle sur le droit à l'eau, découverts à Petra, sont parmi les sources à valoriser par quiconque s'interroge sur un système désormais organisé de façon fixe et disposant d'archives bien tenues. Certes, nombre de fonctions sont honorifiques, mais l'État, qui vit davantage des domaines de la Couronne que de l'impôt, pourtant lourd, paie mal et les salaires sont à compléter par des prélèvements. Cependant la bureaucratie conserve des capacités de réaction, nées de son professionnalisme ; elle bouge, acquiert des ressources dans une économie de l'or scandée par l'*aderatio* et la *coemptio*, développe des structures commerciales qui avantagent les civils et favorisent la langue grecque.

Le statut des cités s'affaiblit partout ; la situation, à l'Ouest, s'est définitivement détériorée: à l'intérieur des murs, les *comites* concentrent les pouvoirs ; à l'extérieur, le contrôle a cessé sur le territoire en raison de la militarisation des possédants fonciers et de la destruction de l'armature fiscale. À l'Est, les changements ne font pas plus défaut : déclin du gouverneur nommé par l'évêque associé à l'oligarchie locale, suppression des jeux athlétiques, déplacement au niveau régional des antagonismes des factions, dans la *chôra* émergence de villages de petits propriétaires, construits en pierre et assurés de l'aide des monastères. L'épigraphie témoigne toutefois d'une résistance urbaine : à Corycos de Cilicie, si 74 des 591 inscriptions sont relatives au clergé et à ses entours, 408 concernent des artisans. Dans l'ensemble, l'édifice a tenu bon jusqu'au début du VII^e^ siècle.

D. LIEBS et T. M. CHARLES-EDWARDS (p. 238-287) étudient les deux panneaux de la loi, la romaine et celle qu'introduisent les migrations. Dans l'un, des essais de statistique quantifient ou l'ampleur des barreaux selon les juridictions ou la part du droit privé : décroissante du Code Grégorien au Théodosien, elle remonte dans le Justinien, ou la proportion de littérature classique maintenue dans le *Digeste*, ce dernier et les *Institutes* étant secondés par l'essor d'épitomés et de collections en grec, en latin, en langue vernaculaire. Dans les royaumes où la loi cadre difficilement l'ethnie on retiendra, sur la foi d'arguments numismatiques, que la *Lex Salica* ne peut être laissée au dernier tiers du VI^e^ siècle ; quant aux Wisigoths, Ostrogoths et Burgondes, l'initiative législatrice de leurs rois variait pour autant qu'ils se considéraient indépendants ou non de l'Empire : dans la seconde occurrence, ils choisissaient ou bien de paraître continuer la tradition du magistrat ou bien de réaffirmer la spécificité de leurs coutumes. De toutes manières, l'écrit progressait.

M. WHITBY clôt l'examen des institutions en passant en revue l'armée de *ca* 420 à 602 (p. 288-314). Jusqu'à la fin des guerres gothiques, la société italienne ne participe pas aux opérations militaires réservées aux troupes d'occupation. À l'Est où les grandes familles recrutent des *bucellarii* s'applique le mot d'ordre du *Strategikon* de Maurice : « Un général ne doit jamais avouer : je ne m'y attendais pas », et même quand seront perdues l'Égypte et la Syrie, de cet appauvrissement résultera la réforme des thèmes, annonciatrice de la défense médio-byzantine.

B. WARD-PERKINS ouvre la partie sociale par des vues sur l'agriculture, la production artisanale et les échanges (p. 315-391). L'effort de conceptualisation est remarquable : on sera, en particulier, sensible à la réhabilitation des facteurs com-

merciaux. Néanmoins, quelque vif que soit le désir d'utiliser l'archéologie, le matériel n'est pas assez riche; il faut se tourner vers les belles pièces de la documentation écrite, comme le testament de Bertram du Mans, mort en 616, les Registres de Grégoire le Grand, la *Vie de Théodore de Sykeon*, les papyri d'Oxyrhynchus et d'Aphrodito. Au Massif Calcaire de Syrie du Nord, déjà bien connu, s'ajoutent à présent le Hauran et le Negev. Le volume de la population occidentale, affecté en Italie par la terrible Reconquête, serait en Afrique, sinon en Bretagne et en Gaule, plutôt inchangé avec, en fin de parcours, une remontée à l'aube des Carolingiens. *Grosso modo*, le modèle oriental est, redisons-le, le village compact et libre, tandis qu'en Occident, sauf dans les zones périphériques, les villas se maintiennent, mais parfois sous la coupe d'un seul maître qui dispose ainsi de très importants revenus, cette richesse se réalisant, sans doute, au détriment de la rentabilité des terres.

Après le IV^e^ siècle, qui a marqué le sommet de l'urbanisme en Afrique du Nord, le déclin vandale n'est pas trop brutal, parce que les exportations ne sont pas supprimées. Toutefois, la poterie ne s'aventure guère au-delà des bordures côtières; la concurrence d'Asie Mineure joue; la qualité se perd. En 550, Marseille est plus riche que Leptis Magna. On va vers de nouveaux circuits. L'Italie pétrifiée, progressent les ports de la Mer du Nord, la Scandinavie et bientôt Venise; en Orient, la Géorgie, l'Arménie. Au total, l'économie, massivement agricole et donc fragilisée par la nature et les modes d'exploitation, alimente insuffisamment les taxes, l'artisanat, le trafic; l'or ne féconde pas à la hauteur des ressources métalliques; faute de logistique, l'armée avait déjà abandonné le terrain avant l'assaut des envahisseurs.

En contrepoint des réalités matérielles, A. GIARDINA, I. N. WOOD, P. HEATHER, M. WHITBY s'interrogent sur les réponses des réseaux de la société (p. 392-495). La cellule familiale reçoit l'empreinte du christianisme: affermissement des fiançailles, première messe de mariage à Rome vers 432-440, commémoration des enfants de moins de dix ans, abaissement de l'âge pour l'entrée au monastère, regroupement au bénéfice des *serui* mariés, refus des consanguinités. Le degré d'autorité fait la différence entre l'Ouest et l'Est.

Au travers des relectures de Sidoine, Ruricius, Avit, Ennode, Grégoire de Tours s'entrevoient des générations d'une noblesse enracinée, pieuse, protégée de l'inceste, pratiquant le parrainage et de moins en moins fermée aux vertus d'amalgame de l'amitié. Ceci vaut aussi pour les Wisigoths d'Espagne où la fusion est stimulée par les liens matrimoniaux et les répartitions privilégiées au sein même des communautés immigrantes. Bien qu'au VI^e^ siècle des cités telles Cordoue ou Séville jouissent, un temps, d'une quasi indépendance, bien que des milices locales soient levées, ce qui entraîne l'éclosion de nouveaux groupes de *liberti*, les *happenings* que deviennent les conciles ont plus d'efficacité que l'action bureaucratique minée par les immunités. Sauf en Bretagne, plus égalitaire que le Continent, les landlords, quelle que soit leur extraction, sont donc les seuls interlocuteurs des rois, une tendance, en fin de compte, parallèle à celle de l'Orient où les magnats d'Anatolie occupent par la force des choses une position arbitrale sur l'échiquier politico-militaire.

Se déploie alors le tableau géographique et d'abord l'Occident sous les plumes de I. N. WOOD, M. HUMPHRIES, A. CAMERON (p. 497-569). Dans les provinces du Nord-Ouest, il est impossible de généraliser sur le degré de continuité: la Galice et le Norique furent évacués, la Bretagne combina celtitude et romanité; après le V^e^ siècle des invasions et des jacqueries, la Gaule et l'Espagne, au VI^e^ siècle,

connurent presque une renaissance à cause de l'encadrement religieux et parce que Mérovingiens et Wisigoths s'y sentirent, dans leur gouvernement et leur culture, les héritiers de Rome. Dans l'Italie qui tombe aux mains des guerriers du vivant de l'Empire, Ricimer fut, *de facto,* le *princeps* d'une Padanie indépendante et Olybrius, un parent et allié du roi vandale. Puis, Odoacre, l'obscur, réussit à se faire rendre la Sicile et à la préserver des combats ; le *rex* Théodoric, souverain d'une péninsule florissante, *Mezzogiorno* compris, pousse l'avantage jusqu'au titre de *semper Augustus.* Mais le Forum Romain n'est pas protégé par l'enceinte élevée après la descente d'Attila ; à la fin du VI^e^ siècle, le Sénat ne fonctionne plus en tant qu'institution et la Curie se transforme en église ; Ravenne est érigée en siège autocéphale en 666 ; les dialectes qui naissent attestent l'hétérogénéité des populations. De l'Afrique on dira seulement qu'il n'y a aucune inscription publique datant du royaume vandale.

Ch. ROUECHÉ, H. KENNEDY et J. G. KEENAN se sont réservé les provinces proche-orientales de l'Empire (p. 570-637). Dans la très vieille Asie Mineure où l'on parle longtemps le phrygien et où le paganisme résiste aux campagnes des missionnaires, la construction va bon train, l'archéologie le montre : non sans créer des tensions, elle anime le monde rural autant que les villes, car la guerre est loin ; cependant des précautions sont prises par l'installation en Thrace d'un *quaestor exercitus* ayant autorité, pour le ravitaillement de l'armée, sur les aires prospères que sont les îles grecques, la Carie et Chypre. Cet état de paix est cassé après 610. En Syrie-Palestine, la discorde civile oppose les Juifs, les Samaritains et, parmi les Chrétiens, les Orthodoxes et les Monophysites soutenus par les moines. Comme la frontière est toute proche, les empereurs construisent des fortifications ; à côté des thermes restaurés, s'érigent des cathédrales dans les métropoles ; dans les villages l'urbanisme confus n'admet qu'un seul édifice public, l'église ou plutôt les églises. De gros séismes ébranlent la région dès 526 et 551. L'Égypte conservatrice — le temple d'Isis à Philae n'est détruit qu'au milieu du VI^e^ siècle — livre sa documentation papyrologique : testaments révélateurs de la fortune des bureaucrates et de l'emprise des monastères ou bien archives familiales où peut inopinément resurgir une bibliothèque classique ; le dossier le plus important demeure celui des Apion : on le suit sur plus de deux siècles.

Judicieusement, Z. RUBIN, R. W. THOMSON, L. I. CONRAD intercalent une parenthèse sur les voisins orientaux (p. 638-700). La monarchie sassanide assure sa légitimité : vers la fin du V^e^ siècle, l'ascendance achéménide est revendiquée dans les titulatures royales et le *Roman d'Alexandre*, lu à la cour, renforce cet attrait. Sous les deux variantes dualiste et moniste, la théologie zoroastrienne épaule plus ou moins étroitement le régime qui pourtant tolère les Nestoriens. Le passif, dans ce bilan, est que les grands fiefs et les zones marginales sont malaisés à contrôler et que le système fiscal, trop mécanique, sera à la merci des victoires de Chosroès II. Luttant contre les Perses, l'Arménie forge sa culture par son alphabet, sa littérature nationale et l'indépendance de son église. Les tribus arabes, avant Mahomet, pratiquent un polythéisme empirique, teinté de judaïsme. Nomades ou sédentarisés, ils se partagent entre les camps des deux Empires.

M. WHITBY ferme cette vaste chorographie historique en scrutant les marches de l'Illyricum (p. 701-730). De 420 à 602 les Balkans souffrent terriblement. Victimes d'un Attila bien outillé en matériel de siège et qui a noué des contacts avec Aétius, Gensériс et les Francs, ils sont ensuite attaqués par les Slaves dont les traces archéologiques ne s'établissent pas facilement. Le pays se vide, occupé par l'installation de Bulgares, de Lombards, d'Hérules. Par la diplomatie et les forteresses Justinien se défend, mais les Avars du Caucase surviennent et s'emparent de

Sirmium en 581/582, cependant que les Slaves atteignaient Constantinople en 584. La suspension du conflit avec la Perse permit enfin à Maurice Tibère de reprendre l'avantage sur le Danube inférieur. Qu'en est-il dès lors des villes ? Athènes, revigorée par le mariage de Théodose II avec la fille d'un de ses professeurs, perd toutefois bientôt les statues du Parthénon ; un siècle plus tard, les Chrétiens obtiennent le monopole de l'enseignement et des effigies païennes sont soigneusement enterrées sous une maison de l'Aréopage. En Dalmatie, en Épire, les populations émigrent en masse. Thessalonique fait exception en survivant « as a Roman city », passé le milieu du VII^e^ siècle.

Nous insisterons moins sur la troisième et dernière partie du volume, à la fois essentielle et déjà très connue dans ses grandes lignes. Grâce à S. G. HALL, Ph. ROUSSEAU, Peter BROWN, P. ALLEN, le lecteur pénètre dans la nouvelle société chrétienne (p. 731-834). Plus importante que les organigrammes ecclésiastiques — à noter, en passant, l'absence de référence à la Papauté dans les canons mérovingiens — s'avère l'exposition du monachisme, dirigée contre le corps, la famille, les données économiques et politiques. La *laura* d'Asie Mineure essaime en Palestine où les cellules voisinent avec le *coenobium* destiné à l'entraînement des novices. L'ascétisme s'y soumet à l'épiscopat, surveille les rapports des maîtres à disciples, encourage à la vie communautaire. En Occident, l'*Ordo monasterii* d'Augustin date de 390 ; Honorat de Lérins contribue à la formation de Patrick, l'Irlandais ; au cours du premier quart du VI^e^ siècle, la *Regula magistri* écrite dans les environs de Rome élabore la synthèse entre autorité et sociabilité : sans nul doute, avec le courant monastique, on a un des liens les plus forts unissant encore l'Est et l'Ouest. Comme dans le tome précédent, un regard pénétrant est posé sur les *holy men*, ces pénitents dotés de charismes, qui rassemblent des stylites toujours actifs à l'époque musulmane, des intellectuels philosophes et théologiens, des thaumaturges au bord de la sorcellerie. De pareils phénomènes cultivent une sensibilité construite sur la remise en question permanente de l'orthodoxie : d'où tant d'hérésies, de conciles, de condamnations, de mélanges impurs avec le pouvoir et, finalement, de fragilité pour la survie de l'Empire.

A. SHEPPARD et R. BROWNING parcourent les strates de l'éducation (p. 834-883). Au sommet règnent les écoles philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, celle-ci l'emportant par la longévité ; Proclus, Damascius, dans l'une, Hermias, Ammonius, dans l'autre, partagent leurs commentaires entre Platon et Aristote ; les Alexandrins qui écartent la théurgie coexistent avec leurs confrères chrétiens. Au niveau de la jeunesse citadine, sauf les exercices du gymnase qui s'étiolent, le cursus ne bouge pas ; 178 maîtres de latin et de grec sont répertoriés sur deux siècles ; les *progymnasmata* fleurissent ; Grégoire de Nysse demande à Libanius de vérifier le style de la réfutation d'un hérétique et Basile n'exclut pas la mythologie. Cependant, les traductions de la Bible — elle est copiée aussi dans le *scriptorium* de Césarée de Palestine — et la production hagiographique ennoblissent les parlers régionaux : probablement, on lit plus au VI^e^ qu'au III^e^ siècle. Ignorant le grec, l'Occident a perdu la cadence : Cassiodore ne réussit pas à promouvoir le programme des *Institutiones* ; la catéchèse commence à peine ; l'exégèse marque le pas entre Augustin et Grégoire le Grand.

Les considérations de R. CORMACK et M. M. MANGO (p. 884-971) sur l'art visuel et un état de l'architecture ferment le *conspectus*. Les enluminures et, plus encore, les mosaïques, tout ensemble, obéissent à des modèles, racontent une histoire, proposent un message. Le déclin de la sculpture, la hauteur d'édifices terminés en coupole conduisent à des images plaquées et hiératiques, à des compositions

coordonnant les symboles christiques d'après les besoins de la liturgie. En outre, la seconde moitié du VI^e^ siècle voit la naissance de l'icône portative, objet de la surabondante dévotion de pécheurs en quête d'un saint patronage. Pouvait-on faire autrement ? Aérée par des plans, la vue cavalière des bâtiments séculiers et religieux tourne à un *listing* un peu sec. Indépendamment de l'utilité, ces classifications auront toutefois l'avantage de restituer la ville byzantine dans l'originalité de ses incomplètes métamorphoses.

La conclusion générale revient sur les contradictions porteuses de problématiques. Citons-en quelques-unes : l'impact barbare, acculturation ou communautarisme ? la *Pars Orientis*, continuité de la Romanité ou spécifique miracle économique ? l'espace, rétrécissement politique ou expansionnisme religieux ? l'esthétique, décadence ou mutation des valeurs ? l'opinion publique, effervescence dialectique ou rigorisme conventuel ? L'esprit du livre est d'admettre toutes ces composantes, parce qu'il croit que l'unité de la civilisation romaine n'était pas morte et même que la christianisation la renforçait. Avec ferveur, les auteurs se sont saisis des constantes découvertes surgies de terre. Ils ont eu raison et méritent notre gratitude, car, plus qu'aucune autre période du premier millénaire, le siècle de Justinien donne à l'historien l'espoir de le reconnaître par l'alliance intime de la littérature et de l'archéologie.

J.-P. CALLU.